



HAL
open science

Isaïe entre les pampres et les épines du désert : Fragments d'homélie chrétienne

Laurent Capron

► **To cite this version:**

Laurent Capron. Isaïe entre les pampres et les épines du désert : Fragments d'homélie chrétienne. Rencontres papyrologiques en Bourgogne : Journée d'étude en hommage à Patrice Cauderlier, Oct 2011, Dijon, France. hal-02551087

HAL Id: hal-02551087

<https://hal.science/hal-02551087>

Submitted on 27 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Textes rassemblés et édités par
Fabrice POLI

RENCONTRES PAPHROLOGIQUES

EN BOURGOGNE

Actes de la Journée d'étude (26 octobre 2011)
en hommage à Patrice Cauderlier

Ouvrage publié avec le concours de
de l'Université de Bourgogne

A.D.R.A. - NANCY

Diffusion : DE BOCCARD - 11, Rue de Médicis - F-75006 PARIS

2013

ISAÏE ENTRE LES PAMPRES ET LES ÉPINES DU DÉSERT. FRAGMENTS D'HOMÉLIE CHRÉTIENNE

Laurent CAPRON

Les fragments dont il sera question ici proviennent des réserves du musée du Louvre¹. Ils ont été acquis à la fin du 19^e siècle mais on ne sait pas d'où ils proviennent exactement en Égypte, l'origine la plus probable étant le Fayoum. J'en avais donné un premier déchiffrement dans un chapitre annexe de ma thèse de doctorat, sous l'appellation « *Fragmenta incerta* ». Dans cet annexe figuraient 12 fragments, mais un réexamen sur les originaux m'a permis de déterminer que, pour des raisons paléographiques, deux d'entre eux appartenaient en fait à un autre codex. L'ensemble sera édité avec les autres papyrus qui forment ma thèse. Conformément au souhait du dédicataire de ce volume, qui désirait que fût organisée à Dijon une journée d'études papyrologiques à l'occasion de son départ en retraite, j'ai choisi ici de développer une approche méthodologique et pragmatique, plutôt que de livrer une édition au caractère définitif. L'objet de cette étude est donc d'offrir une présentation de ces dix fragments, de les reconstruire autant que faire se peut, et d'essayer de déterminer la nature de leur contenu.

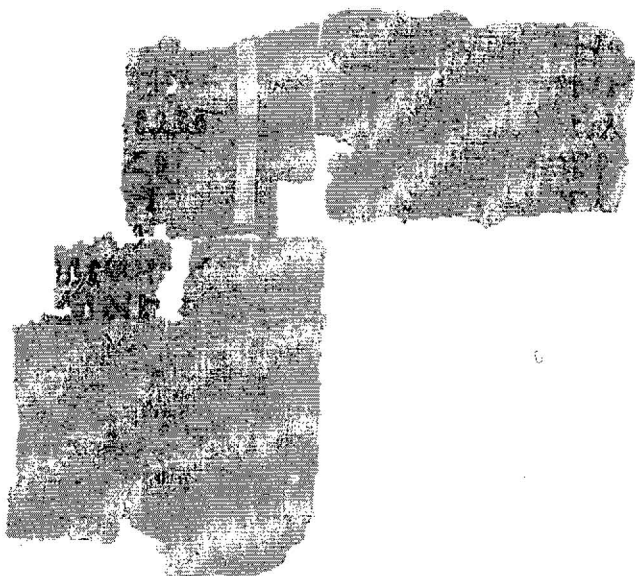
À l'exception d'un seul fragment qui n'a aucune trace d'écriture, tous sont écrits recto et verso, ce qui signifie qu'ils proviennent d'un codex. Ils présentent peu de restes de texte, les fragments les plus larges contenant surtout des marges anépigraphes.

Un premier examen amène à constater que l'écriture qu'ils conservent est la même : une onciale que l'on qualifie de « majuscule alexandrine », utilisée essentiellement entre les 6^e et 8^e siècles. Elle se caractérise par ses lettres à empattements et à *apex*, toutes de même

¹ Les numéros d'inventaire exacts ne sont pas assurés, suite à des imprécisions dans le livre d'inventaire et un rangement au début du XX^e s. dans des pochettes non numérotées. Mais ces fragments ont été acquis avec d'autres papyrus inventoriés de E 7403 à E 7408.

hauteur à l'exception du *rhô*, du *phi*, du *psi*, du *khi*, du *ksi*, du *dzêta* qui dépassent en haut ou en bas. Deux éléments permettent généralement de déterminer si l'écriture se situe dans la période ancienne ou dans la période récente : à mesure que l'on avance dans le temps, les *alpha*, *epsilon*, *omicron*, *thêta* et *sigma* deviennent de plus en plus étroits alors que les *phi* voient leur panse enfler jusqu'à la démesure. Dans ces fragments, le premier phénomène est manifeste. Les deux seuls *phi* préservés sont en revanche plutôt modestes comparés à ceux que l'on trouve dans d'autres textes. Mais on connaît aussi des textes où certains *phi* sont amples et d'autres plus proches du module des autres lettres. Rien n'exclut qu'un tel phénomène ait pu se produire ici. En somme, il nous paraît raisonnable de dater ces fragments du 7^e, voire du début du 8^e siècle.

La texture du papyrus est aussi la même pour tous ces fragments : un matériau très fin et comme moucheté. On peut donc penser que tous appartenaient au même *bifolium*. Par ailleurs, un premier groupe de raccords peut être effectué en ne tenant compte que des fibres du papyrus, de part et d'autre du pli central du *bifolium* originel, dans la partie inférieure.



Le déchiffrement du texte présente deux difficultés : la première, comme on l'a dit plus haut, est l'étroitesse des fragments qui empêche bien souvent la lecture de mots entiers ; la seconde est l'état de l'écriture : plusieurs lettres sont effacées et il a fallu avoir recours à une lecture à la lumière ultraviolette ; dans d'autres cas, l'encre a totalement disparu après avoir rongé la surface du papyrus. C'est donc la trace laissée par cette disparition qui nous permet de lire les lettres. Dans la partie écrite, trois fragments² ont pu être raccordés bord à bord, et permettent d'obtenir le texte suivant :

fibres horizontales

1]α.[
]αμ[. .]υϕ/
]ω·τηγ|ερημο[
]τηςερ|ημου
 5]τονα|νδρα·
]μονδ|μο
]ρημ[] . αγαθω
]ε.[].
]νω[]
 10]οc
]προς
]γ
]νθαc



² Ces trois fragments formaient, dans ma thèse, le « fragment D », et deux autres le « fragment H ».

fibres verticales

1]μ .[
 π[. . .]ν[
 αμ|αρ|τια[
 τη[.] . υλ[
 5 λολ|α|τρια[
 ακα|γ|θα|ι[
 τ[.] . . [
 ω[. .] . [.] . η[
 τ[
 10 τεχ[
 π[
 φυ[
 αδ[



Les lignes 4 et 5 de la face perfibrale permettent de reconnaître une citation de Isaïe 54, 1³ :

Εὐφράνθητι, στειρα ἢ οὐ τίκτουςα, ῥῆξον καὶ βόησον, ἢ οὐκ ὠδίνουςα,

ὅτι πολλὰ τὰ τέκνα τῆς ἐρήμου μᾶλλον ἢ τῆς ἐχούσης τὸν ἄνδρα, εἶπεν γὰρ κύριος.

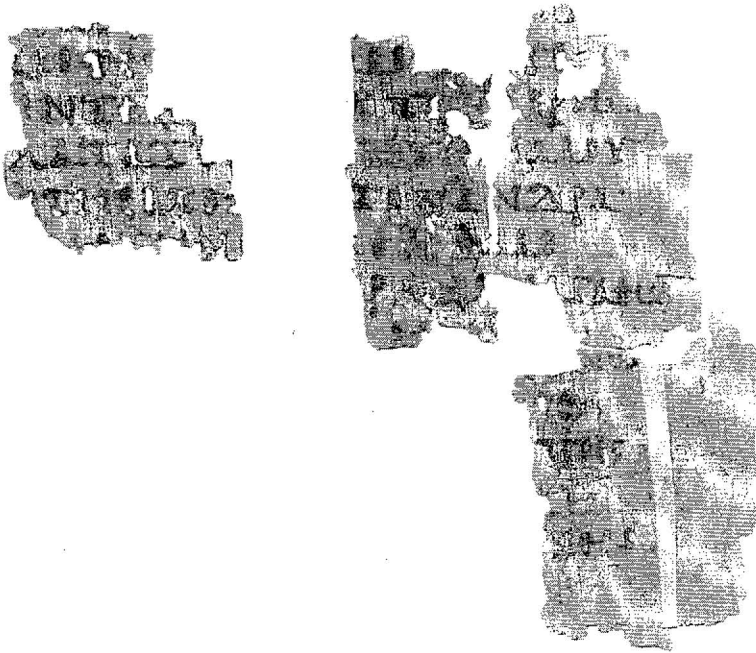
« Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantes plus ! Fais éclater ton allégresse et ta joie, toi qui n'as plus de douleurs ! Car les fils de la délaissée seront plus nombreux que les fils de celle qui est mariée, dit l'Éternel. »⁴

Le texte biblique nous permet de compléter les l. 4 et 5 de nos fragments. On constate alors qu'un quatrième fragment trouve sa

³ Je remercie ici le Prof. A. Blanchard, auteur de cette découverte, de me l'avoir très aimablement communiquée.

⁴ Ici, comme pour les autres citations bibliques, j'utilise la traduction de L. Segond.

place à la même hauteur que le groupe déjà reconstitué, sans raccord jointif.



On obtient alors le texte suivant :

	<i>fibres horizontales</i>	<i>fibres verticales</i>
1]α .[]μ .[
]ξιους . []αμ[. .]υς-	π[. . .]ν[] . . . [
]εν τῇ ἐρ[ήμ]ῳ· τὴν ἔρημο[ν	ἀμ αρτ[ί]α[. . .]χοῦcco . [± 6 lettres]
	ὅτι πολ]λὰ τὰ τέ[κνα] τῆς ἐρ[ή]μου	τη[.] . . υλ[. . . ἀ]κανθα . [. . εἰδω-]
5	μᾶλλον] ἢ τῆς ἐχοῦ[ς] τὸν ἄνδρα·	λολ ατρ[ί]α[. .]νθανν[
	ε]ἰς τὴν ἔ[ρη]μον ὁ μο-	ἄκα γθ[αι[. . .] [
	ἐ]ρημ[ο]ς ἀγαθῶν	τ[.] . . . [

La ligne 3 de la face perfibrable se termine par τὴν ἔρημον, ce qui nous interdit de restituer la première partie du verset d'Isaïe, et indique que seule la seconde partie a été utilisée par l'auteur. Nous pouvons en outre tirer des enseignements sur la largeur originelle du

feuillet. On obtient 24 lettres pour la l. 4, et 25 pour la l. 5. En complétant le manuscrit, la largeur de la surface écrite atteint environ 17,5 cm, auxquels il faut ajouter la largeur des marges. Si l'on se fie aux fragments qui conservent des marges, on peut ajouter 2,5 cm de marge à gauche et 3,5 cm à droite ; on arrive alors à une largeur approximative de la page de 23,5 cm. Une comparaison des différents codex de cette époque, écrits en majuscule alexandrine, m'a permis de constater que le rapport hauteur/largeur était toujours compris entre 1,2 et 1,7, et le plus fréquemment, très proche de 1,5. Si l'on considère ce dernier rapport, on obtient au final une page mesurant 35,25 cm de haut pour 23,5 cm de large, ce qui en fait un codex de grandes dimensions comparativement aux autres témoins connus, en restant toutefois dans des mesures déjà attestées⁵.

La présence de ce verset d'Isaïe nous oriente très naturellement vers un texte de nature religieuse. Puisque les autres fragments de texte lisible de part et d'autre du verset excluent qu'il puisse s'agir d'une copie du texte d'Isaïe, nous sommes ici en présence d'une citation. Or, une recherche dans le *TLG* en ligne montre que cette citation, déjà présente dans l'Épître aux Galates 4, 27, fut abondamment utilisée et commentée par les Pères de l'Église. On la trouve évidemment dans des *Commentaires au prophète Isaïe*, mais pas uniquement. Isaïe fut, en effet, une très importante source d'inspiration pour les Pères de l'Église et pour les premiers moines. Toutefois, la comparaison du texte du papyrus avec les nombreuses occurrences de cette phrase dans la littérature patristique ne m'a pas permis d'identifier ce passage.

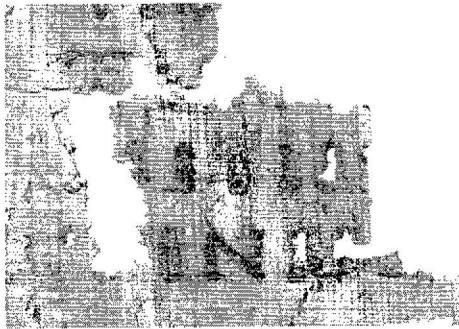
Le terme ἔρημος revient souvent dans ces fragments à plusieurs endroits. On trouve le mot à quatre reprises dans le texte que nous avons reconstitué précédemment, mais on voit aussi le début du mot à deux reprises dans le premier groupe de fragments. Si, dans le contexte de la citation d'Isaïe, ἔρημος signifie spécifiquement « la femme *délaissée* », il a aussi le sens plus général de « désert ». Par ailleurs, on trouve en plusieurs endroits les restes du mot ἄκανθα, « épine », « buisson d'épines » ou « chardon ». L'association de ces

⁵ Le codex P.Vindob. K7541-7548 (= Van Haelst n° 484 = LDAB 2891) mesure 35 cm de hauteur pour 25 cm de largeur ; mais il s'agit d'un codex gréco-copte écrit sur deux colonnes, à gauche le grec, à droite le copte.

deux mots ne doit pas surprendre : quelle autre plante que l'épine ou le chardon pousse dans le désert ? Les Pères de l'Église utilisent souvent le désert comme métaphore de l'âme, et les épines comme les péchés ou les tentations qu'il convient d'arracher.

C'est en effet le terme grec pour « péché », ἁμαρτία, qu'il convient de lire sur la face transfibrale (l. 3) bien qu'il ne soit pas possible d'en déterminer le cas. Les deux premières lettres du mot se lisent sans difficulté ; la séquence -αρτ- a été déchiffrée à l'ultraviolet, et des deux dernières lettres, il ne reste que l'empreinte après disparition de l'encre et de la surface du papyrus qu'elle a rongée. Deux lignes plus bas, les mêmes problèmes de lecture se posent : on lit en début de ligne les lettres λολατ, puis on distingue les traces laissées par les lettres ρια, ce qui a permis de suppléer, l. 4-5, [ειδω]λλολατρία[. Ce terme est fréquemment employé par certains auteurs chrétiens, au premier rang desquels Eusèbe de Césarée, dans sa *Démonstration évangélique*, mais surtout dans son *Commentaire à Isaïe*.

Sur le groupe de fragments raccordés le long du pli central du *bifolium*, on relève la séquence μεοῖα .[en début de ligne : l'omicron et l'iota sont tous deux surmontés d'un petit signe en forme d'accent circonflexe, que j'interprète comme un signe de diérèse cursif.



On le relève aussi sur l'êta de la l. 5 du groupe de fragments précédent, dans l'expression μάλλον ἤ, ainsi que sur l'omicron initial de ὀμο-, l. 6 du même groupe. Dans la séquence μεοῖα .[, le scribe signale donc qu'il faut isoler non seulement l'omicron de ce qui précède, mais aussi l'iota de l'omicron. En séparant ainsi les mots, on obtient με ο ια .[, la dernière lettre s'apparentant à un *pi* ou à un *tau*. La restitution la plus évidente de la lacune est ὀ ἰάτ[ρος]. Il est en effet

fréquent, dans la littérature patristique, de désigner le Christ comme « médecin », en particulier comme « médecin des âmes ». Le lien entre « médecin », « désert » et « ronces » est rare mais on trouve pourtant ces trois termes associés dans une hymne de Romanos le Mélode :

Μνήμην βούλομαι ποιήσασθαι νῦν τὸ πλῆθος πῶς διετρέφετο·
 γεωργοῦ <τε> καὶ ἱατροῦ παρόντος ἐν ἐρήμῳ,
 ἡ χώρα ἡ ἀσθενοῦσα καὶ ἔχουσα τὰς ἀκάνθας
 ἔσπευσεν εὐθὺς φθάσαι τὸν εὐεργετοῦντα.
 « *Je veux maintenant faire mémoire de la façon dont fut
 nourrie la foule. Quand le laboureur, le médecin fut dans le
 désert, la campagne affaiblie qui ne portait que des épines se
 hâta sur-le-champ de rejoindre le bienfaiteur.* »⁶

Au verso de ce même fragment, à l'avant-dernière ligne, on lit la séquence]ορρωρηχ qui ne peut s'interpréter que de la façon suivante : ἄμπελ]ος σωρηχ.



Il s'agit d'une allusion à Isaïe 5, 1-2 :

Ἄισω δὴ τῷ ἡγαπημένῳ ὄσμα τοῦ ἀγαπητοῦ τῷ ἀμπελώνι μου.
 ἀμπελῶν ἐγενήθη τῷ ἡγαπημένῳ ἐν κέρατι ἐν τόπῳ πίονι.
 καὶ φραγμὸν περιέθηκα καὶ ἐχαράκωσα καὶ ἐφύτευσα ἄμπελον
 σωρηχ καὶ ἄκοδόμησα πύργον ἐν μέσῳ αὐτοῦ καὶ προλήνιον
 ὠρυξα ἐν αὐτῷ· καὶ ἔμεινα τοῦ ποιῆσαι σταφυλὴν, ἐποίησεν δὲ
 ἀκάνθας.

⁶ Romanos le Mélode, 24, 5, éd. J. Grosdidier de Matons, *Hymnes* t. 3, 1965 = SC 114.

« Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur sa vigne. Mon bien-aimé avait une vigne, sur un coteau fertile. Il en remua le sol, ôta les pierres, et y mit un plant délicieux ; il bâtit une tour au milieu d'elle, et il y creusa aussi une cuve. Puis il espéra qu'elle produirait de bons raisins, mais elle en a produit de mauvais. »

Le terme est orthographié ici σωρηκ ; on trouve pourtant l'orthographe σωρηκ dans l'Ode 10, tirée de ce même passage et communément appelée « Cantique d'Isaïe », avec une autre variante : ἄμπελον ἐν σωρηκ.

Ce mot transcrit de l'hébreu a été plusieurs fois commenté par les Pères. Origène, dans son *Homélie sur Jérémie* :

ἡ καλουμένη ἄμπελος Σωρήκ, Ἐκλεκτή τις οὔσα καὶ Θαυμαστή.

« celle qui est appelée vigne de Sorek parce qu'elle est une vigne Choisie et Admirable »⁷.

Cyrille d'Alexandrie, dans son *Commentaire à Isaïe*, nous dit :

ἀλλὰ γὰρ Σωρήκ, τοῦτ' ἔστιν, ἐκλεκτήν. Ἐβραίοις δὲ δοκεῖ, καὶ εἶδος ἀμπέλου, ἥτ' οὖν ὄνομα καλῆς καὶ εὐφορωτάτης διὰ τοῦ Σωρήκ σημαίνεσθαι.

« Mais un cep sorek, c'est-à-dire de choix. Les Hébreux pensent que Sorek signifie le type de cep, mais est aussi le nom pour belle et qui porte un excellent fruit »⁸.

Eusèbe de Césarée, dans son *Commentaire à Isaïe*, nous renseigne un peu plus sur cette signification :

ἄμπελος σωρηκ, ἦν ὁ Σύμμαχος ἠρμήνευσεν ἐκλεκτήν.

« Un plant de vigne sorek, que Symmaque⁹ traduit par choisie »¹⁰.

⁷ *Homélie* 12, 1, éd. P. Husson et P. Nautin, *Homélie sur Jérémie*, t. 2, 1977 = SC 238.

⁸ PG 70, col. 137.

⁹ Symmaque l'Ébionite, juif du 2^e siècle apr. J.-C., a effectué une traduction de la Bible hébraïque en grec qui passait pour être très proche du texte hébreu. Jérôme s'en est

Dans son *Onomasticon*, Eusèbe indique :

Σωρήκ. κλήρου Δάν, ἔνθα ἦν Σαμψών, πλησίον τῆς λεγομένης Ἐσθαόλ.

« *Dans le domaine de Dan, là où était Samson, près du village appelé Esthaol* »¹¹.

Puis, dans une autre notice, il explique le terme σωρηχ :

Σωρήχ. χειμάρρους, ὅθεν ἦν Δαλιδὰ ἢ τοῦ Σαμψών. ἔστι δὲ καὶ κόμη ἐν βορείοις Ἐλευθεροπόλεως Σωρήχ λεγομένη. πλησίον ἐστὶ Σαραά, ὅθεν ἦν Σαμψών.

« *Sorekh : rivière, d'où est originaire Dalila, femme de Samson. Il existe aussi un village au nord d'Éleuthéropolis, appelé Sorekh. Il est proche de Saraa, d'où est originaire Samson* »¹².

En hébreu, la racine קרש signifie « rouge, vermeil » et plus particulièrement, au sujet d'une vigne, « aux pampres rouges ». Wilhelm Gesenius¹³ pense qu'il s'agit d'une espèce de vigne qui donne des fruits abondants, probablement appelée ainsi à cause de ses fruits rouges bleuâtres tirant vers le noir : « [1] vitis generosioris species, prob. ab uvis rubris s. caeruleis et nigricantibus appellata ». Il ajoute que c'est de cette espèce de vigne que la vallée de Sorek tire son nom : « 2) n. pr. vallis Ascalonem inter et Gazam, a vitis illis dictae ».

Le mot est utilisé en deux autres endroits dans la bible hébraïque, avec ce sens de « pied de vigne *de choix* », mais curieusement, il est traduit différemment en grec. Ainsi, en Gn 49, 11 :

δεσμεύων πρὸς ἄμπελον τὸν πῶλον αὐτοῦ καὶ τῇ ἔλικι τὸν πῶλον τῆς ὄνου αὐτοῦ.

largement inspiré pour traduire sa Vulgate, et lui-même traduit le passage : « plantavit eam electam ».

¹⁰ *Commentaire à Isaïe*, 1, 33, éd. J. Ziegler, *Eusebius Werke*, Bd 9: *Der Jesajakommentar*, Leipzig 1975.

¹¹ *Onomasticon*, éd. E. Klostermann, *Eusebius Werke*, Band 3.1: *Das Onomastikon*, Leipzig, 1904.

¹² *Ibid.*

¹³ W. Gesenius, *Thesaurus philologicus criticus linguae hebraeae et chaldaeae Veteris Testamenti*, t. 3, Lipsiae 1842, p. 1342-1343.

« *il attache à la vigne son ânesse, et au sarment le petit de son ânesse* ».

Ici, c'est le mot ἔλιξ, « sarment », qui est utilisé à la place de σωρηκ/σωρηχ.

Dans Jérémie 2, 21, l'hébreu קרש est traduit par ἄμπελον, et l'idée de « choisie » a disparu en grec :

ἐγὼ δὲ ἐφύτευσά σε ἄμπελον καρποφόρον πᾶσαν ἀληθινὴν·
 πῶς ἐστράφης εἰς πικρίαν, ἢ ἄμπελος ἢ ἄλλοτρία;
 « *Je t'avais plantée comme une vigne excellente et du meilleur plant ; Comment as-tu changé, dégénéré en une vigne étrangère ?* »

Le lien entre ce que nous avons déjà aperçu du contenu du texte, à savoir de nombreuses allusions au désert et aux buissons de ronces ou d'épines, et la vigne de choix, est peut-être à trouver dans la fin de Isaïe 5, 2 (καὶ ἔμεινα τοῦ ποιῆσαι σταφύλην, ἐποίησεν δὲ ἀκάνθας), où ἀκάνθας désigne le mauvais fruit de la vigne, la pousse contre nature.

En conclusion, nous sommes ici en présence de deux citations d'Isaïe, l'une relative à l'ἔρημος, l'autre à l'ἄμπελος que le texte d'Isaïe oppose à l'ἄκανθα. Or, ἔρημος et ἄκανθα sont les deux mots qui reviennent le plus dans les maigres restes de texte qui nous sont parvenus de ce feuillet. Quelle est donc la nature de ce texte ? Deux hypothèses sont envisageables : il peut s'agir d'un *Commentaire à Isaïe* comme on en connaît déjà de nombreux, le sujet étant particulièrement prisé dans la littérature chrétienne des premiers siècles. Mais ces fragments furent trouvés parmi des restes d'autres codex comportant des *Vies* de saints moines, ermites ou cénobites, provenant très probablement d'un monastère égyptien. Il se peut donc que l'ensemble de ces codex ait formé une petite bibliothèque de textes destinés tout particulièrement à des moines ou à des moniales. Or, la thématique du désert, ἔρημος, associée au lexique de la vigne, ἄμπελος, et du buisson d'épines, ἄκανθα, se retrouve dans l'*Homélie dite après la translation des reliques de martyrs* de Jean Chrysostome :

Διὰ ταῦτα σκιρτῶ καὶ πέτομαι ὑπὸ τῆς ἡδονῆς, ὅτι τὴν ἔρημον πόλιν ἐποίησατε, τὴν πόλιν κενώσαντες· ὅτι τὸν πλοῦτον ἡμῖν τῆς Ἐκκλησίας ὑπεδείξατε σήμερον. Ἴδου πόσα πρόβατα, καὶ οὐδαμοῦ λύκος· πόσαι ἄμπελοι, καὶ οὐδαμοῦ ἄκανθα· πόσοι στάχυες, καὶ οὐδαμοῦ ζιζάνια.

« *À cause de cela, j'exulte et suis emporté par le plaisir, car vous avez fait du désert une cité en évacuant la ville, car aujourd'hui, vous nous avez montré la richesse de l'Église. Voici autant de brebis et aucun loup, autant de vignes et aucune épine, autant d'épis et aucune ivraie* »¹⁴

Ainsi, les πολλὰ τὰ τέκνα τῆς ἐρήμου peuvent-ils très bien représenter, en suivant Jean Chrysostome, les moines et moniales qui quittèrent leur vie séculière pour s'adonner à une vie de pénitence au désert, priant le Christ, γεωργός καὶ ἰατρός, d'arracher de leur âme les divers péchés, les ἄκανθαι, et de faire fructifier en eux la vigne, symbole d'une vie conforme aux préceptes évangéliques. Plutôt donc qu'un *Commentaire à Isaïe*, peut-être faut-il supposer que ces fragments de papyrus proviennent d'une *Exhortation aux moines*, les encourageant à persévérer dans la voie qu'ils avaient choisie.

¹⁴ PG 63, col. 470.